

Que raconter de moi, à part que je suis unique et que rien à travers les années ne m'a autant émue que l'indifférence des uns ou des autres.

À l'âge de sept ans, j'étais confrontée déjà à cette indifférence. Elle venait de "mon père".

Le maître à penser d'une famille qui se bat pour avoir une identité.

Une identité ce n'est pas seulement porter un nom de famille qu'il soit commun ou illustre, c'est aussi savoir être humain.

Ma vie, n'a été que mélodrame et tristesse. C'est pour cela que je porte aujourd'hui ce masque de l'indifférence que vous appelez souvent mélancolie.

Mais non ce n'est pourtant pas ça, c'est un mélange de désirs enfouis et de regrets de ne pas mettre opposer à cette famille introvertie, catholique et peu aimante qu'est la mienne.

L'individualisme est le mot clé pour s'en sortir au sein de ma famille.

Et j'ai réussi, mais j'ai aimé à différents âges et à chaque fois, j'ai voulu donner tout ce que j'avais. Pour résultat, j'ai rendu l'envie de vivre et anéanti les doutes persistants de certaines personnes par la parole et mon affection. Ce sont les deux seules armes que je peux utiliser pour redonner à un homme sa vivacité et sa spiritualité.

C'est vrai que je dis cela, comme si j'étais envoyé sur terre pour redonner confiance à ceux que je pense aimer. Mais, moi dans tout ça qui m'a redonné confiance?

Aujourd'hui, j'ai 27ans et un enfant qui est et restera ma fierté, jusqu'à la fin de ma vie. Il autant souffert que moi à 6 ans et je ne me pardonne pas de l'avoir laisser pour me reposer un instant. Je m'en veut et qui m'écoute: c'est mon psychothérapeute.

A qui puis-je le dire d'autre que je me sens mère, mais que je ne peux plus espérer redonner confiance en moi, à mon fils.

Avant tout, je sais que je suis tombée malade, il y a quatre ans et bientôt cinq ans aujourd'hui, c'est que je n'ai pas mesuré l'impact de mes efforts constants et démesurés que j'ai faits au cours des dix années précédents ce drame.

Que m'est il arrivé?

Je ne sais pas...

On appelle ma maladie schizophrénie, mais j'ai des doutes, car aucun membre de ma famille n'en souffre: sauf moi.

Je disais "dépression" face aux désillusions que j'ai eue, lors de mon enfance et plus tard lors de mon adolescence.

J'ai tendance à regretter ses moments de délires, ou j'avais l'impression d'être dans un état second.

Toujours en instance de la venue de l'être que j'aime.

Je vivais au jour le jour, tout ce que j'avais comme occupations c'étaient fumer et me laisser aller dans ce labyrinthe de désillusions. Tous mes sens étaient en émoi.

Physiquement je me sentais invincible et en même temps vulnérable, mes instants de repos allongée sur mon lit étaient des moments uniques sensoriellement grandioses. Je ne refaisais pas ma vie je vivais à travers ce délire.

Je me transposais dans un monde où je réussissais à assouvir mes fantasmes et cela me permettait de supporter cette pression horrible qu'est celle d'attendre la fin. Oui, la fin ni plus ni moins.

Chaque jours se ressemblaient, j'avais l'impression de vivre à chaque fois le même instant, comme si il manquait une information à ces scènes qui se transposaient sous mes yeux où dans ma tête.

Pour en revenir aux faits, je n'avais aucunes hantises sauf celle de revoir le fruit de toutes mes hallucinations auditives et visuelles, c'était le seul but de mon existence et je me laissais voguer sur des délires de plus en plus méticuleux qui ne m'épargnaient pas. Tout passait à la trappe: un détail, un événement soudain, une histoire qu'un proche où mes amis me racontaient tout était bon pour alimenter mes délires et tout me paraissait superflux.

Ma vie continuait pourtant et je rêvais malgré tout à mon prince charmant. Était ce de l'amour?

Un besoin d'affection? Des remords? Personne ne peut où n'a encore pu me le dire aujourd'hui.

Alors voilà, mon histoire:

Après cinq années consécutives de travail et la mis au monde d'un enfant, jamais il ne m'était venu à l'esprit que tout cela allait s'arrêter. Jamais. Ma séparation d'avec mon ami avait eu lieu au mois de janvier 1999 et déjà j'avais trouvé un remplaçant éphémère, mais un remplaçant.

Cette petite aventure dura peut-être deux semaines, mais elle ne me sortit pas du délire inconscient qui était déjà en moi. Tout simplement, car cette aventure qui commença sur mon lieu de travail allait s'arrêter aussi vite qu'elle avait commencée.

Notre première soirée se passa chez moi et j'étais excitée comme une jeune fille en pleine turpitudes.

Je ne me posez plus la question de savoir si cela allait durer et c'était déjà ma façon de penser il y a cinq ans avec mon ami. Pendant cinq ans je n'avais jamais remis en cause sa fidélité pas une scène de jalousie, pas une scène de jalousie rien que soit disant du bonheur. Où la meilleure façon de ne pas s'investir lorsqu'on a vu et que l'on voit encore un couple se déchirer: mes parents, oui mes parents. Voici, l'indifférence dont je parlais avant. Jusqu'à l'égoïsme. Pourtant aimer ça veut dire souffrir pour certain et bonheur pour d'autre.

Grosse erreur, de penser à ça, car pour moi aimer, c'est souffrir à chaque instants.

L'indifférence dans mes rapports a mes parents: père et mère, me répugne. Pourtant, j'ai fais la même erreur. Confondre souffrir et bonheur.

Mais revenons aux faits. Je disais que je ne me préoccupais de rien, je me laissais guider par mes sentiments, je vivais au jour le jour. Pourtant sans ambiguïtés, car je savais ce que je voulais: c'était être heureuse sans concessions.

Au mois de mars, cette relation s'achève, car lui ne savait pas ce qu'il voulait. Lui aussi sortait d'une longue relation et il avait plus de recul par rapport à sa situation sentimentale que moi. Et je pense qu'il en a tenu compte et savait que notre relation était vouée à l'échec. Il a rompu et m'a fait le reproche d'avoir un bâtard, comme enfant, cela a été sa seule explication.

Pour résumé, moi qui suis une femme plutôt sensible et qui à ce moment là n'avait déjà plus toute sa tête, imagine l'effet de ces ouïs dires, à mon tout corporel, j'ai juste acquiescée et je me suis effacée sans me battre.

Combien de fois, cette phrase m'est revenu en mémoire?

Combien de fois, j'ai pensée que si je n'avais pas eu cette enfant, nous serions ensemble?

Et avec des si, on refait le monde, n'est ce pas?

Des fois, je me trouve drôle à refaire le monde dans mes délires et je m'entends presque penser "et si", biensure sans y penser "ça serait plutôt ça et pas autrement" et puis non "ça serait l'inverse".

C'était le signe de mon instabilité. Je voulais donner tout en espérant qu'on m'aime un peu en retour.

Mais, qui peu plaire à tout le monde?

Dites le moi...

Bref, cette phrase se cognait à mon crâne pour assayer de me faire retrouver la raison, mais sans effets.

Mais bon, c'était deux semaines avant la fin avril.

Biensure, je n'étais pas dans le même appartement, j'avais déménagé dans un studio à Paris centre.

Ce soir là, je dormais avec mon fils et je ressentais depuis quelque jours une grande fatigue, sans trop comprendre, j'avais été voir un médecin qui m'avait prescrit des stimulants un traitement de deux semaines. J'étais dans la première semaine de mon traitement de deux semaines, lorsque ce soir là, je me réveille en pleine nuit et j'entendis des hurlements: un homme. Qui fait une crise, car son amie l'a quitté pour revenir avec son mari. Biensur, elle était

mariée. Est ce que vous comprenez ce qui s'était passé?

La phrase de l'homme avec qui j'avais eue cette aventure m'a tellement travailler que je me suis transposée à lui, c'est ce dont j'ai l'impression aujourd'hui. J'imaginais qu'il pensait ça.

Biensur, je résume, car c'est plus complexe que ça.

Sans aucun autres événements n'étaient venus troubler ma vie et ce soir là, je me suis détectée à écouter cet homme hurler à la mort "qu'il l'aimait et qu'il n'admettait pas de la perdre".

J'ai même entendue des gens le supplier d'arrêter, sans effets. Le pire c'est ce qu'il a osé se devêtir sous sa fenêtre et il n'y a que la police qui l'ai arrêté après qu'il se soit remis de sa syncope qu'il avait fait.

Je vous raconte ça comme si je l'avais vécu, pourtant ce n'est que ce que j'ai entendue cette nuit là, comme dans un rêve. Mais vous devez vous dire que je devais être près de lui...

Que de l'intérieur, je l'ai entendue...

Soyons réaliste, qu'aurait il fait près de chez moi. Eh oui, je l'ai entendue dans ma tête, si je puis dire ça, comme cela.

Pour résumé, je commençais a délirer et j'étais toute tremblante que ça pouvait se passer où?

À mon ancienne adresse.

Je n'ai fais aucun rapprochement à mon aventure passée et les jours sont passés et j'avais oubliée. Lorsque à la fin avril, un soir où j'étais seule chez moi, j'entends une voix qui se présente comme mon "ami".

C'était une voix d'homme, j'ai prie peur et j'ai ouvert ma bible quelque jours au paravant j'avais reçu comme un choc au niveau de la nuque et qui ensuite c'était étendu a tout le corps. Depuis, j'entends cette voix depuis cinq ans qui me parle de cet ex petit ami et qui me pousse à aller le voir, car comme elle me le dit il m'aime eh oui cesse de répéter entre autre son prénom.

Que dire de plus, après différents traitements médicamenteux mécaniques et par la parole, je ressens toujours l'envie de le voir et de lui dire à quel point je l'aime.

Mais, qui peut dire encore une fois, je fais appel à vous qu'il m'aime... enfin...

Dédiée à François.

Titre: L'envers du décors